Le maître de demain, c'est dès aujourd'hui qu'il commande — Jacques Lacan

Lacan Quotidien

n° 716 – Vendredi 9 juin 2017 – 06 h 01 [GMT + 2] – lacanquotidien.fr

---

Sommaire

ÉDITORIAL
Christiane Alberti
Quatre tours contre les populismes

Jésus Santiago, République et Révolution

CONTROVERSE SUR LE TROTSKISME

Léna Hirzel, Une lettre et sa destination

LECTURES

Jacques Rancière, une politique des oasis
Une lecture de Jacques-Alain Miller

Lacan Cotidiano
Suplemento especial de Lacan Quotidien

Nueva Controversia dentro del Campo Freudiano
¿EL FINAL DEL PSICOANÁLISIS?
¿SÍ O NO ?

Desde Europa
Neus Carbonell, Santiago Castellanos
Desde América Latina
Susana Strozzi, Heidi Hehler, Jorge Chamorro

VERS UNE REFONTE DE L'ENSEIGNEMENT
dans le Champ freudien

Premier Séminaire de politique lacanienne
sous la direction de Rosa-Elena Manzetti et Jacques-Alain Miller
à Turin dans un mois, le samedi 8 juillet 2017

ÉDITORIAL

Christiane Alberti

Quatre tours contre les populismes

La récente campagne présidentielle a montré à plusieurs reprises qu'une atteinte sans précédent à été portée au socle historique qui garantissait la domination du politique depuis l'après-guerre. Mais la partie n'est pas terminée. Les populismes de droite comme de gauche sont toujours actifs à vouloir attiser la suspicion et la défiance systématiques à l'endroit du politique. Nous en avons le témoignage chaque jour.

Ce contexte inédit, où la victoire du FN est apparue comme possible, accentue la nécessité de la démocratie et la rend d'autant plus inéliminable. Chaque voix compte, et c'est cette logique qui, parce qu'elle prime sur la délégation, en fait toute la valeur. Avis à ceux qui ressortent actuellement de vieilles antiennes sur les conditions d'une « vraie » démocratie.

En attendant de nouvelles formes qui se cherchent, quelle est la situation actuelle ? La situation est celle instituée par le régime de la V^{e} République, avec l'élection du président de la République au suffrage universel direct, à savoir l'instauration d'un régime présidentiel.

L'élection du président est en effet suivie de très près par celle de l'Assemblée nationale, et de ce fait conduit à commander celle-ci. Il s'agit donc d'une élection à quatre tours et on ne saurait sortir de cette logique-là, sauf à changer de régime. Or, comme l'argumente si bien Dominique Rousseau (1), on ne change pas de constitution à froid. Il y faudrait un mouvement populaire conséquent.

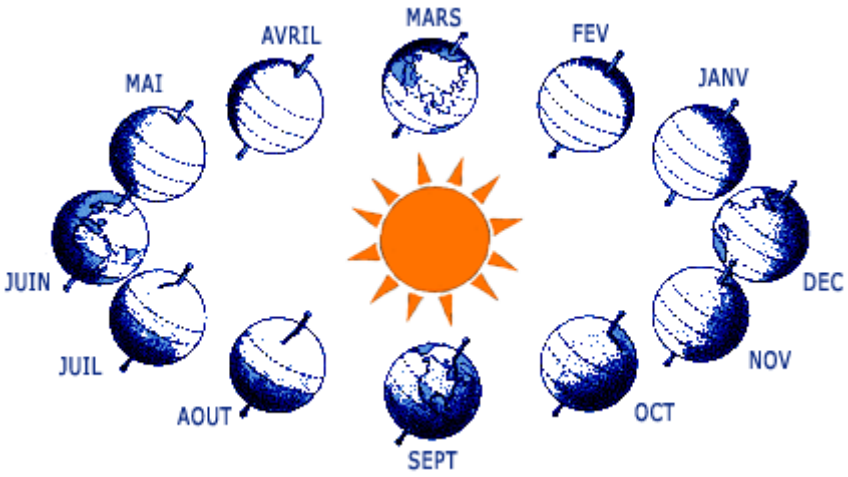
Que les cartes soient rebattues dans les partis politiques, que rien ne dise comment les partis traditionnels vont se comporter dans la nouvelle assemblée, que beaucoup de candidats soient inexpérimentés, tous ces éléments *in fine* ne changent pas cette donne.

Si le discours analytique préside bien à notre orientation, il s'agit bien, dans une situation donnée, et non pas dans une situation rêvée, de s'orienter et d'en tirer des conséquences. Se tenir à cette pragmatique conduit à généraliser le vote utile. Cette orientation prime sur toute autre considération idéaliste, tout autre critère inutile.

Le fonctionnement du scrutin des législatives est tel – 12,5% des inscrits pour être présent au second tour – qu'il y aura peu de triangulaires et que l'on retrouvera des oppositions binaires classiques. Quel sera donc le vote utile, apte à faire barrage au vote populiste ?

Il s'agit donc de faire porter tout l'accent sur ce vote. Point de soutien partisan, point d'idéal programmatique mais pari sur le politique. Non pas pour « retrouver des jours heureux » mais parce que, dès lors que l'Autre n'existe pas, c'est un choix forcé.

1 : Dominique Rousseau, constitutionnaliste, a fait valoir ce point de vue lors d'une conférence qu'il a donnée à Toulouse (Colloque de l'ACF-MP) le 4 mars 2017, sous le titre « La dimension tragique de l'institution ».



République et Révolution

par Jésus Santiago

Il me semble nécessaire de creuser les fondements épistémiques du lien entre la pratique analytique, d'une part, et les valeurs et principes de la république, d'autre part. Une des conditions de l'émergence de la psychanalyse est l'existence d'un État réglé par le droit, capable de préserver ce que l'on appelle les libertés publiques. La conférence prononcée par Jacques-Alain Miller à Madrid nous fournit à cet égard une indication précise : étant donné qu'il n'est plus possible de soutenir une dichotomie entre libertés formelles et libertés réelles (1), l'État de droit est désormais au cœur de toute formulation politique voulant compter avec les contributions de Freud et de Lacan.

Rien n'est plus compatible avec la fonction de la parole libre – principe de base du procédé clinique de la psychanalyse – que la conception républicaine de liberté. Autrement dit, pas de liberté dans le cadre de la vie privée si cette liberté ne trouve pas son expression publique. Nous n'avons donc pas à méconnaître l'affinité de la pratique de la psychanalyse avec les régimes politiques plus ouverts et perméables à une conception de la liberté intégrant cette manière d'appréhender les relations entre le public et le privé. La réciproque est également vraie : les régimes totalitaires et obscurantistes contribuent à la disparition de la pratique analytique.

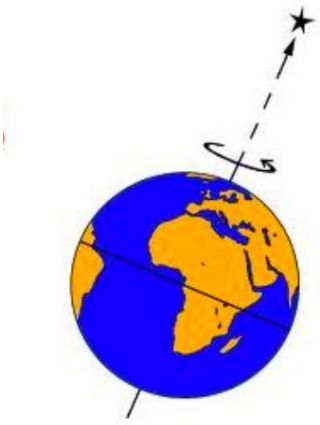
N'est-ce pas une des raisons qui ont amené Lacan non seulement à prendre ses distances, mais aussi à porter un regard critique vis-à-vis de l'usage politique de la notion de révolution ? Car, en dernière instance, cette notion amplifie le versant idéal ou hypothétique de la pratique politique et constitue à ce titre une forme d'évitement des symptômes patents de la civilisation. Comme Lacan le précise dans « Radiophonie », l'idée de révolution marque « son passage à une fonction de surmoi dans la politique » (2), elle promeut le rôle et la force de l'idéal « dans la carrière de la pensée » politique. Voilà pourquoi Lacan pointe « le sens dévolu à notre époque au mot : révolution » (3). Il joue du potentiel équivoque de ce terme à une époque où l'expansion du capitalisme s'opère *via* son appareillage aux ressources issues du discours de la science. Si le capitalisme règne, c'est « parce qu'il est étroitement conjoint avec la montée de la fonction de la science » (4).

Pourtant, c'est le mot *révolution* qui se voit ici associé à cette ingérence de la science, ingérence sans aucun doute décisive pour la consolidation de l'empire capitaliste. En effet, de manière ironique, Lacan introduit cette question en recourant à une figure de la science – celle de la révolution des astres –, figure qui s'oppose au sens qui lui est donné par les tenants de la révolution politique. Cette ironie trouve son point d'aboutissement dans une interrogation : « Qu'y a-t-il de révolutionnaire dans le recentrement autour du soleil du monde solaire ? » (5) S'appuyant en l'occurrence sur le discours de la science, l'ironie consiste à relever que la révolution se définit par la rotation qui ramène les astres au point de départ.

Dans cette perspective, les révolutions russe et chinoise, qui ont eu lieu au XX^{e} siècle, sont exemplaires. Il ne s'agit nullement de remettre en question l'existence de ces deux grandes révolutions au sens où toutes deux sont revenues à leur point de départ. Il faut bien sûr prendre en considération ces événements, qui sont intervenus sur la brèche de deux grandes guerres, et ont bouleversé le pouvoir des États au profit d'une cause qui érigeait la force et la révolte des masses au rang d'idéal révolutionnaire. Pour Lacan, ce n'est pas la bonne façon de transmettre sa révolte (6). Il affirme explicitement qu'il y a une autre voie d'expression politique concernant les symptômes de la civilisation. Cette autre voie ne peut être qu'une politique basée sur le réel du symptôme, qui assumerait comme principe ce choix : de nos jours, la république promeut la disparition de l'idéal révolutionnaire.

Jésus Santiago exerce la psychanalyse à Belo Horizonte (Minas Gerais-Brésil). Il est professeur de psychanalyse et psychopathologie à l'université fédérale de Minas Gerais.

1 : Cf . Miller J.-A., « Conférence de Madrid », prononcée le 13 mai 2017, *Lacan Quotidien*, n° 700.
2 : Lacan J., « Radiophonie », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 420.
3 : *Ibid.*
4 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 240.
5 : Lacan J., « Radiophonie », *op. cit.*
6 : Cf. Regnault F., « Vos paroles m'ont frappé… », *Ornicar ?*, n° 49, 1998, p. 7 & *La movida Zadig*, n°1, Navarin, 2017, p. 4. Je souligne les termes de Lacan rapportés par François Regnault : « J'ai moi une autre façon de passer ma révolte, aussi de privilégié, j'ai moi une autre voie, et il y a pour vous – vous devriez le vouloir – une autre voie de passer votre révolte de privilégié : la mienne par exemple. »



Controverse sur le Trotskisme

Une lettre et sa destination

par Lena Hirzel

Les choses sérieuses commencent. Finies les berceuses aux insoumis et les lettres ouvertes au président. Parfois il faut écrire court et vif, parfois il faut prendre le stylo et ne pas le lâcher. Au delà de la polémique sur l'utilisation par Jacques-Alain Miller du terme d'hitléro-trotskysme, j'apporte ici une contribution au débat.

Une lettre arrive à destination

En 1996, Raymond Hirzel, dit Raymond Bourd ou Gaspard dans la clandestinité, écrit à Henri Simon un courrier dactylographié, après sa lecture de l'ouvrage de Pierre Lanneret *Les internationalistes du « troisième camp » en France pendant la seconde guerre mondiale* (1) :

> « Le document est particulièrement décevant [...] Je croyais qu'il pourrait éclairer les militants actuels et futurs sur le "troisième camp", d'un point de vue idéologique, pendant la guerre. [...] (Rien) sur les raisons de nos positions pendant la guerre, de nos motivations [...] Il apparaîtrait que tous les groupes ont agi sans clarification et sans raisons politiques [...] J'ai eu dans ma famille très récemment à expliquer à mes enfants, trente-cinq ans et seize ans, les raisons de mon attitude pendant la guerre, et à leur demande. J'ai vu la difficulté à faire comprendre notre position, notre expérience et j'essaye aujourd'hui de mettre mes idées en ordre. Particulièrement sur le "défaitisme révolutionnaire", sur les relations et les différences entre la première et la deuxième guerre mondiale, sur la notion de l'URSS et du stalinisme et les crimes hitlériens. Tout cela dans une difficile contradiction. À la fin du compte, nous n'avons pas encore réglé le problème de *l'anti-fascisme.* »

Je suis l'un des enfants évoqués dans cette missive et j'avais effectivement, fin 1995, osé poser des questions à ce père-là, pour tenter de savoir si et comment il était possible de comprendre sa « position » pendant la guerre.

Cette lettre, je suis *tombée* dessus ce samedi 3 juin, en me mettant à fouiller dans les cartons qui contiennent ce que j'appellerais « les documents du père », que j'avais rapportés à Paris en 2002 de Nice, où il était mort, et pas ouverts depuis – tellement d'autres choses à faire... Je cherchais, croyais-je, à retrouver l'un de ces fameux tirages de *Arbeiter und Soldat* dont j'avais toujours entendu parler dans mon enfance et dont j'ai vu ressurgir le fantôme dans les échanges passionnés et passionnants initiés par la farce de J.-A. Miller, *Le Bal des lepénotrotskistes* (2).

Cette lettre, comme il se doit, est arrivée à destination.

Un père dans la nébuleuse trotskyste, et plus

Reprenons une partie de l'histoire de ce père. À partir de 1936, il adhère aux JSR (Jeunesses socialistes révolutionnaires) qui étaient autonomes dans le POI (Parti ouvrier internationaliste) de Pierre Naville. En 1939-40, il rompt avec le POI sur un désaccord théorique, la catégorisation de l'Union soviétique qu'il ne qualifiait pas « d'État ouvrier dégénéré » comme le faisaient les trotskystes, mais de « capitalisme d'État », ce qui sera la position des communistes révolutionnaires, puis de Socialisme ou barbarie.

Lorsque j'avais à parler des activités politiques de mon père, je disais toujours qu'il était à gauche des trotskystes, souvent en désaccord avec eux, qu'il était spartakiste révolutionnaire ! – avec une pointe de fierté bien sûr : à gauche, toujours plus à gauche, un père pur et dur.

Il participa à la création du Groupe révolutionnaire prolétarien, groupe qui publiait un bulletin clandestin, *Le Réveil prolétarien*. Il aida à la diffusion de la feuille d'agitation *Arbeiter und Soldat* à partir de l'été 1943.

Membre de la fraction communiste-révolutionnaire Contre le courant, au sein du Parti communiste internationaliste (trotskyste), il fut pour quelques jours, du 21 au 24 août 1944, président d'un *Comité d'usine* de Renault-Billancourt, dont il fut destitué. Le comité fut transformé en section syndicale, les staliniens, expliquait-il, « reprenant la situation en main, nous éliminant par des provocations et par l'assassinat de certains de nos amis ».

Je ne sais pas, et je ne saurai sans doute jamais, s'il a distribué le tract de *Fraternisation prolétarienne* en quatre langues, cité plus loin.

Avec Marcel Pelletier et quelques autres, il se rapproche après juin 1945 de la mouvance « bordiguiste ». Les activités politiques de mon père ne s'arrêteront pas là et le mèneront vers Socialisme ou barbarie, avec Castoriadis et Lefort – sans qu'il adhère au mouvement cependant. Cette séquence 39-45 suffit ici pour traiter de ce dont il s'agit aujourd'hui.

Du plus loin qu'il m'en souvienne, la part constante dans les propos de mon père s'articulait en quatre termes : la lutte des classes, le pacifisme, l'internationalisme et la fraternisation prolétarienne.

Le pacifisme

J'ai toujours entendu mon père dire qu'au début de la guerre, il était pacifiste. C'est sur ce point que je l'interrogeais d'abord en 1995 : pacifiste, en 1939 ? Comment était-ce possible ?

L'intervention de Berthe Fouchère au congrès de la SFIO en mai 1939 résume assez bien la position de mon père : « Notre pacifisme repose sur la certitude que la guerre qui se déclencherait sous le signe de l'antifascisme mais qui se déroulerait sous la direction de l'état-major et du gouvernement favorable au régime, commencerait par installer la servitude et le despotisme ; notre pacifisme repose sur la conviction découlant de notre analyse de la situation internationale, que la guerre de demain, sous la direction des classes dirigeantes de la société capitaliste ne serait pas une guerre pour la défense des libertés dans le monde, mais un conflit d'impérialistes du même genre que celui de 1914 ».

Autres questions posées : interpréter la seconde guerre mondiale à l'aune de la première, n'était-ce pas une erreur ? Ne pas le reconnaître après-guerre n'était-ce pas une faute ?

L'Appel du Front ouvrier international contre la guerre, de juin 1940, permet de faire entendre l'articulation lutte des classes / pacifisme :

> « Ouvriers et soldats allemands ! Nous sommes vos frères de classe et nous nous adressons à votre conscience de travailleurs. […] Camarades ! À aucun moment, notre voix ne s'est confondue avec celle des bandits impérialistes qui ont provoqué la guerre actuelle. Depuis le premier instant, nous sommes levés contre les impérialismes de Londres et de Paris de même que contre les dictatures sanglantes de Berlin et de Moscou. […] Nous sommes le troisième camp, le camp des opprimés de tous les pays, le camp de ceux qui meurent pour rien, le camp des esclaves coloniaux que se disputent les négriers modernes, le camp des veuves et des orphelins, le camp des affamés et des miséreux, le camp de la révolution socialiste mondiale ! »

C'était donc cela, le troisième camp : « solidarité immédiate et inconditionnelle avec les opprimés du monde entier » (3), comme l'écrit J.-A. Miller dans sa réponse à B., P. et S.

Internationalisme et fraternisation prolétarienne

Sur la question de l'internationalisme et de la fraternisation, il faut s'intéresser aux textes adressés aux juifs pendant la période. En avril 1943, cet Appel aux ouvriers juifs paraît dans *Fraternisation prolétarienne* :

> « Les nationalistes et racistes juifs (les sionistes) veulent vous empêcher de participer à cette lutte pour votre libération. Au lieu de la nouvelle internationale ouvrière pour laquelle nous luttons ils vous proposent l'alliance avec la bourgeoisie juive pour un État juif en Palestine. Qu'avez-vous de commun avec les bourgeois juifs qui vous ont toujours méprisés, trahis ? Ces capitalistes juifs qui ensemble avec les capitalistes anglo-américains ou allemands profitent bien de la guerre (comme ils ont profité de la première) alors que des millions de prolétaires juifs crèvent de faim dans les camps de concentration, alors que des millions de prolétaires de tous les pays crèvent dans des milliers de camps et de tranchées dans le monde entier. Les capitalistes juifs ont toujours préféré l'alliance avec leurs frères de classe, les capitalistes non juifs, qu'une action avec les juifs déshérités. Et c'est normal. Les liens de classe sont toujours plus forts que les liens de "race". [...]
>
> Qu'avez-vous de commun avec les bourgeois juifs, avec les traîtres juifs qui servent dans la Gestapo et dans l'organisation Todt, comme mouchards et comme instigateurs ?
>
> À Arcachon 1400 prolétaires juifs et allemands ont fait la grève, 35 prolétaires – 25 juifs et 10 allemands – trahis par des mouchards juifs et fusillés par les SS – sont morts pour la fraternisation prolétarienne.
>
> Les victimes d'Arcachon ne seront pas seules. Partout en Europe les esclaves juifs, allemands et autres fraternisent dans l'organisation Todt. Ils vous appellent à la vengeance, ils vous obligent à abandonner votre passivité et vos préjugés périmés. Les millions d'esclaves déportés ne veulent pas que vous les pleuriez, ils veulent que vous luttiez activement pour leur libération ! Ils exigent que vous suiviez leur exemple. Pourriez-vous ignorer leur cri ? Pourriez-vous trahir vos frères dans les camps de mort ? À Arcachon 1400 prolétaires allemands et juifs ont encore une fois déchiré les fameuses " théories de sang" des racistes nazis et sionistes. Voilà ce qui reste en effet de ces "théories" : le sang "germanique" et "juif "de nos camarades coule et se mélange, versé à cause des traîtres et des bourreaux des deux "races". La terre d'Europe et du monde est bien engraissée de ce sang et la moisson est proche. Quand la révolution des esclaves déportés éclatera, elle châtiera tous les bourreaux et tous les traîtres et leur sang ("germanique" ou "juif") coulera. »

Il faut lire cet Appel dans son entier pour mesurer jusqu'où doit aller la « fraternisation ».

Le tract du 1er mai 1943 du RKD

Originellement rédigé en Yiddish, ce tract des RKD (4) (*Revolutionäre Kommunisten Deutschlands)*, organisation clandestine, fut distribué dans le sud de la France :

« Ouvriers juifs, camarades

Le premier mai est le jour du prolétariat international, le jour de la fraternisation prolétarienne. La nouvelle guerre mondiale dure déjà depuis quatre années. C'est une guerre qui ne touche pas tellement les riches et ce sont les pauvres qui en sont les victimes. Vous êtes pourchassés, maltraités, exploités et exterminés.

Classe contre classe

Le capitalisme international a besoin sans arrêt de chair à canon fraîche, de main-d'œuvre à bon marché. Les ouvriers français, allemands, polonais, italiens, tchèques et bien d'autres, sont opprimés comme nous autres juifs. En Afrique, en Amérique, en Russie, croyants ou non croyants, latins, arabes, noirs, jaunes, blancs, les travailleurs sont broyés par leurs propres oppresseurs. Partout dans le monde, l'impérialisme a enfermé les prolétaires dans un immense camp de concentration.

Combien de juifs capitalistes sont déportés ? Pas un seul. Ils ont tous quitté la France. Et les masses de prolétaires juifs crèvent, déportés dans des wagons plombés vers les camps de la mort. Beaucoup vivent dans la clandestinité sans papiers ni argent, abandonnés par les bourgeois et les bureaucrates juifs.

Classe contre classe

Pas un seul capitaliste français n'a été déporté. Pas un seul capitaliste allemand ou italien n'est tombé sur le front oriental, pas un seul capitaliste anglo-américain n'a crevé dans les déserts d'Afrique. »

L'aveuglement est stupéfiant. C'est dans ces textes que la une de *La Vérité* du 22 juin 1944 trouve ses racines, parue quelques jours après le débarquement des Alliés en Normandie, une sur laquelle J.-A. Miller a construit sa fable : « Ils se valent », avec explication dans le texte : « En réalité, la libération de Roosevelt vaut tout autant que le socialisme de Hitler. »

Pour ce qui concerne 1944 et la question de savoir si il y a « infamie ou trahison », il faut lire dans son entier le tract de *Fraternisation prolétarienne*, organe des communistes révolutionnaires de France, une édition spéciale en quatre langues, français, allemand, anglais et italien, parue en juillet 1944. Voici le début du texte en français :

« Ouvriers et soldats, une des batailles les plus grandes et les plus sanglantes de la deuxième guerre impérialiste mondiale a commencé en France. Cette guerre va (sic) uniquement pour les oppresseurs et exploiteurs à Washington, Berlin, Moscou, Tokyo et Londres. Vous seuls pouvez et devez transformer cette guerre capitaliste en guerre civile, *en révolution prolétarienne mondiale* (en majuscules dans le texte). Fraternisez avec les ouvriers-esclaves de l'autre côté et dans les pays occupés contre les officiers de toutes les armées impérialistes. »

Les années passent…

Mélenchon, soir du 1er tour de l'élection présidentielle en 2017

« Médiacrates et oligarques jubilent. Rien n'est si beau pour eux qu'un second tour entre deux candidats qui approuvent et veulent prolonger, les deux, les institutions actuelles, qui n'expriment aucune prise de conscience écologique sur les périls qui pèsent sur la civilisation et qui, les deux, comptent s'en prendre aux acquis sociaux les plus élémentaires du pays » (5), déclare Jean-Luc Mélenchon, au soir du 23 avril 2017.

Sidération devant le poste, on attend... on attend, il va le dire… Dira-t-il que les deux, ce n'est pas pareil ? Non, il ne le dira pas, et même pas quelques jours plus tard, laissant flotter le mystère autour de sa geste personnelle, dans l'*isoloir-confessionnal*. Dormez-en paix frères insoumis...

Paris, place de la République, 1er mai 2017

Je décide d'y aller quand même, la peur au ventre. La boîte de Pandore est ouverte. Comment vais-je faire avec les « ni Macron ni Marine », « ni fachos ni patrons », « contre le fascisme et le capitalisme », « ni la peste ni le choléra » ? En moi, ça se précipite un peu. J'aurais dû aller à la manifestation du matin, celle de la CFDT, moins de brouillard, un slogan clair : « Barrage au Front national. » Mais je suis allée place de la République, vers 13 heures. Premier tract tendu, pris, je lis la première ligne : « Aucun bulletin de vote à Macron, candidat du Medef. » Je le fourre dans mon sac, lirai plus tard… Je me tourne, une pancarte : « Contre Le Pen, Contre Macron, le Camp des travailleurs... » Tiens ! le revoilà. Sur le moment les larmes montent, elles seront retenues.

Que se passe-t-il, que s'est-il passé, qu'est-ce qui ne passe pas ? Je reste, cherche à trouver un bout de manifestation où ma présence ne sera pas comptée comme unité de brouillage. On finit par me dire : « il y a un endroit où il y a des pancartes jaunes ». Jaunes imprimées en noir du visage de Le Pen barré d'un NON et le hashtag #LePenNON. Pas de confusion. J'ai moi même répercuté l'info à des amies qui devaient me rejoindre, sous les pancartes jaunes !

Je crois pouvoir dire maintenant, dans l'après-coup, que je voulais voir ça, me colleter à ça.

Alors trotskystes... pas trotskystes... lambertistes... pas lambertistes..., c'est vrai, il vaut mieux être précis. Mais oui, il y a quelque chose de pourri dans l'idéal trotskyste internationaliste et cette chose continue de nous pourrir la vie.

Quant à la question de l'antisémitisme dans les mouvements d'extrême gauche européenne, particulièrement française, malgré les « circulez y'a rien à voir », eh bien, dans cet inconscient là, ça circule.

Une boussole

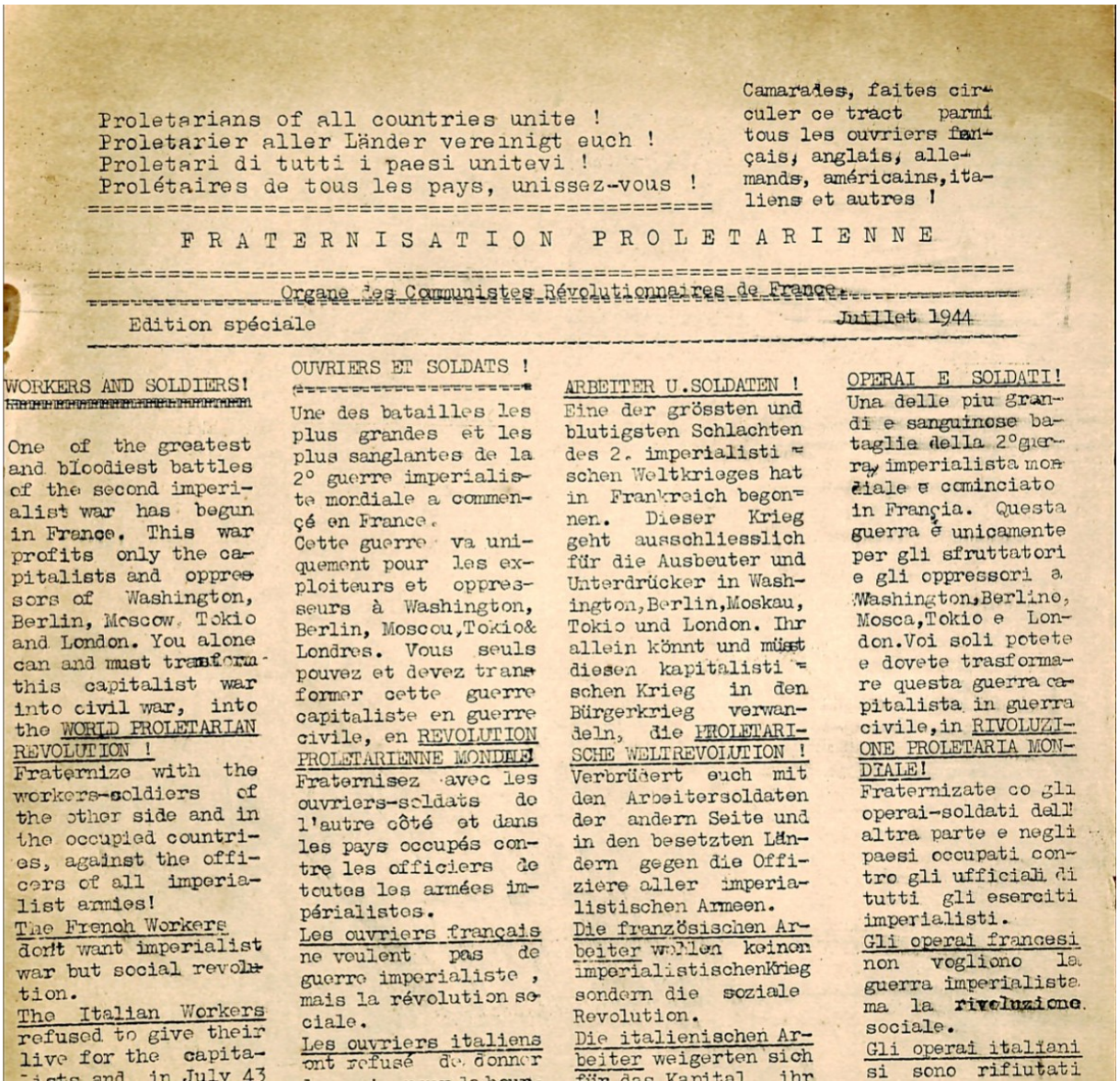
Un passage de Lacan a toujours été pour moi une boussole et le reste :

> « Il est quelque chose de profondément masqué dans la critique de l'histoire que nous avons vécue. C'est, présentifiant les formes les plus monstrueuses et prétendues dépassées de l'holocauste, le drame du nazisme.
>
> Je tiens qu'aucun sens de l'histoire, fondé sur les prémisses hégéliano-marxistes, n'est capable de rendre compte de cette résurgence, par quoi il s'avère que l'offrande à des dieux obscurs

d'un objet de sacrifice est quelque chose à quoi peu de sujets peuvent ne pas succomber, dans une monstrueuse capture.

L'ignorance, l'indifférence, le détournement du regard, peut expliquer sous quel voile reste encore caché ce mystère. Mais pour quiconque est capable, vers ce phénomène, de diriger un courageux regard – et, encore une fois, il y en a peu assurément pour ne pas succomber à la fascination du sacrifice en lui-même – le sacrifice signifie que, dans l'objet de nos désirs, nous essayons de trouver le témoignage de la présence du désir de cet Autre que j'appelle ici *le Dieu obscur.*» (6)

1 : Lanneret P., *Les internationalistes du « troisième camp » en France pendant la seconde guerre mondiale,* Acratie, 1995.
2 : Miller J.-A., *Le Bal des lepénotrotskistes*, Navarin, 2017. Texte d'abord paru dans *Lacan Quotidien*, n° 673, 27 avril 2017.
3 : Miller J.-A., « Réponse à MM. Broué, Présumey et Stora B., *Lacan Quotidien*, n° 712, 2 juin 2017.
4 : Cité par Rajsfus M., *L'an prochain la révolution. Les communistes juifs immigrés dans la tourmente stalinienne. 1930-1945,* Paris, Mazarine, 1985.
5 : Cité notamment par *Libération*, le live de la présidentielle, 23 avril 2017.
6 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* (1964), Paris, Seuil, 1973, p. 246.



Proletarians of all countries unite !
Proletarier aller Länder vereinigt euch !
Proletari di tutti i paesi unitevi !
Prolétaires de tous les pays, unissez-vous !

Camarades, faites circuler ce tract parmi tous les ouvriers français, anglais, allemands, américains, italiens et autres !

F R A T E R N I S A T I O N P R O L E T A R I E N N E

Organe des Communistes Révolutionnaires de France

Edition spéciale — Juillet 1944

WORKERS AND SOLDIERS!

One of the greatest and bloodiest battles of the second imperialist war has begun in France. This war profits only the capitalists and oppressors of Washington, Berlin, Moscow, Tokio and London. You alone can and must transform this capitalist war into civil war, into the WORLD PROLETARIAN REVOLUTION !
Fraternize with the workers-soldiers of the other side and in the occupied countries, against the officers of all imperialist armies!
The French Workers don't want imperialist war but social revolution.
The Italian Workers refused to give their live for the capitalists and in July 43

OUVRIERS ET SOLDATS !

Une des batailles les plus grandes et les plus sanglantes de la 2° guerre imperialiste mondiale a commencé en France.
Cette guerre va uniquement pour les exploiteurs et oppresseurs à Washington, Berlin, Moscou, Tokio& Londres. Vous seuls pouvez et devez transformer cette guerre capitaliste en guerre civile, en REVOLUTION PROLETARIENNE MONDIALE
Fraternisez avec les ouvriers-soldats de l'autre côté et dans les pays occupés contre les officiers de toutes les armées impérialistes.
Les ouvriers français ne veulent pas de guerre imperialiste, mais la révolution sociale.
Les ouvriers italiens ont refusé de donner

ARBEITER U.SOLDATEN !

Eine der grössten und blutigsten Schlachten des 2. imperialistischen Weltkrieges hat in Frankreich begonnen. Dieser Krieg geht ausschliesslich für die Ausbeuter und Unterdrücker in Washington, Berlin, Moskau, Tokio und London. Ihr allein könnt und müsst diesen kapitalistischen Krieg in den Bürgerkrieg verwandeln, die PROLETARISCHE WELTREVOLUTION !
Verbrüdert euch mit den Arbeitersoldaten der andern Seite und in den besetzten Ländern gegen die Offiziere aller imperialistischen Armeen.
Die französischen Arbeiter wollen keinen imperialistischen Krieg sondern die soziale Revolution.
Die italienischen Arbeiter weigerten sich für das Kapital ihr

OPERAI E SOLDATI!

Una delle piu grandi e sanguinose battaglie della 2°guerra imperialista mondiale e cominciato in Francia. Questa guerra è unicamente per gli sfruttatori e gli oppressori a Washington, Berlino, Mosca, Tokio e London. Voi soli potete e dovete trasformare questa guerra capitalista in guerra civile, in RIVOLUZIONE PROLETARIA MONDIALE!
Fraternizate co gli operai-soldati dell' altra parte e negli paesi occupati contro gli ufficiali di tutti gli eserciti imperialisti.
Gli operai francesi non vogliono la guerra imperialista ma la rivoluzione sociale.
Gli operai italiani si sono rifiutati

LECTURES

JACQUES RANCIÈRE, UNE POLITIQUE DES OASIS

PAR JACQUES-ALAIN MILLER

Jacques Rancière
En quel temps vivons-nous ?
Conversation avec Eric Hazan
La Fabrique, Paris, 2017
80 p. 10 €

Paris, 5-7 juin 2017

Le livre est tout mince, tout petit, parfaitement imprimé (Floch à Mayenne), il s'achète pour 10 euros. C'est un Rancière inattendu, au moins pour moi, renouvelé, qui parle. D'abord sans bredouiller : on le comprend. Ensuite, ce qu'il dit est frappé au coin du bon sens, ce qui sera d'effet percutant sur la gauche qui se dit radicale. Souffrant d'un manque de Révolution permanente, celle-ci est en effet maintenue en vie sous perfusion de rêve éveillé, si bien que toutes les lettres volées lui passent sous le nez. Rancière la secoue. De belles controverses en perspectives, à moins qu'on ne lui fasse grise mine, ou même qu'on le chasse de la communion des saints.

Je ne peux pas dire que ce soit sans préjugés que j'aie ouvert ce livre ce matin au réveil, en ce beau lundi de Pentecôte. Je l'ai refermé moins d'une heure plus tard dans la joie d'avoir rencontré un frère en hérésie. Y aurait-il un Saint-Esprit des hérétiques ? Ce n'est pas dire que Rancière soit sur les positions de l'Ecole de la Cause freudienne : il ne l'est pas. Il condamnait par avance le vote pour le moins pire (p. 10) et comme il ne voit pas le meilleur, il s'est certainement abstenu de voter. On ne l'a pas entendu pendant le « débat citoyen » de la présidentielle. Son livre paraît une fois Macron élu.

Je crois d'ailleurs me souvenir qu'Anaëlle m'avait dit l'avoir sollicité de participer à l'un des Forums parisiens, et qu'il lui avait répondu qu'il n'y serait pas et pour une raison contingente et pour une raison de fond. La première : il serait aux Etats-Unis à donner des conférences. La seconde : il ne prenait jamais parti lors d'un vote. Comme il expose dans le livre qu'il ne croit pas non plus que l'époque se prête à démontrer que le pouvoir est au bout du fusil, en quoi consiste exactement son engagement politique ?

La réponse est dans le livre, page 70 : « (Mes paroles) sont les paroles d'un individu qui essaie de s'expliquer le monde où il vit sans prétendre donner à des individus ou à des groupes déterminés des méthodes d'action à vérifier. »

Dans les termes de Gramsci, on dira que Rancière est, comme Pasolini, le contraire d'un « intellectuel organique » : il est de ceux qui « se posent comme autonomes et indépendants du groupe dominant ». Gramsci rend raison de cette position par l'analyse suivante : « Tout groupe social "essentiel" ayant émergé dans l'histoire à partir de la structure économique précédente [...] a trouvé, tout au moins dans l'histoire telle qu'elle s'est déroulée jusqu'à présent, des catégories sociales préexistantes qui, même, apparaissaient comme les représentants d'une continuité historique n'ayant pas été interrompue, même par les changements les plus compliqués et les plus radicaux des formes sociales et politiques » (*Cahiers de prison 3*, Gallimard, p. 310).

Je reprends ici le commentaire de ce passage par Attilio Monasta dans *l'Encyclopédie de l'Agora* (agora.qc.ca) : « Gramsci donne pour exemple de ce type d'intellectuel, dans lequel il voit "l'intellectuel traditionnel", les ecclésiastiques et toute une classe d'administrateurs, d'érudits, de scientifiques, de théoriciens, de philosophes laïques, etc. Ce n'est pas un hasard si aujourd'hui encore on parle parfois de "clercs" en français à propos de ces intellectuels. »

Rancière ne serait donc qu'un clerc selon la tradition. Cependant, faut-il vraiment aller fourrer dans une catégorie pré-pensée, *ready-made*, un individu qui nous témoigne qu'il s'évertue justement à penser ce qui n'a pas été pensé jusqu'alors ? La satisfaction qu'on tire à caser dans une classe un créateur ou un créatif est toujours méchante. Le classement est un ravalement de l'esprit, saint

ou non. Il est vrai que Rancière y prête le flanc en parlant de lui-même comme d'un individu. Or, l'individu, en français, c'est une unité considérée dans son rapport à un ensemble d'unités équivalentes auquel elle appartient, qu'il s'agisse d'un groupe, d'une société, d'une espèce, etc. Se désigner soi-même comme un individu, c'est appeler sur soi la chape de la classe. C'est pourquoi je crois mieux respecter la singularité de l'apport de Rancière en prenant celui-ci pour un sujet au sens de Lacan, et en écoutant ce qu'il dit comme à nul autre pareil.

Il dit ceci, toujours page 70 : « C'est à (mes auditeurs) de savoir ce qu'ils veulent et le sens que mes paroles peuvent prendre pour eux en conséquence. »

Ce n'est pas ici l'une de ces phrases qu'Althusser aimait à dire « pures comme l'aube », cette aube où il commit son crime. Je dirais plutôt que c'est une phrase profonde comme la nuit de Racine ou comme l'étoile de Hugo. Elle se prêterait à d'infinis commentaires.

Le premier à se présenter à moi est le suivant : cette phrase, un analyste pourrait la reprendre à son compte pour définir ce qui s'appelle l'interprétation. Un analyste qui interprète reconduit en effet l'analysant à la question de son désir (c'est le fameux « *Che vuoi ?* »), ce désir qui colore, biaise, conditionne, détermine en effet le sens que prendra l'interprétation pour lui.

Second commentaire : si la conception que Rancière se fait de sa propre énonciation se confond avec l'énonciation analytique, c'est qu'il répugne à utiliser aucune forme injonctive. C'est à l'autre de savoir ce qu'il veut, ce n'est pas Rancière qui le lui dira. Donc, Rancière se situe décidément, sans équivoque, hors du discours du maître. On voit tout de suite saillir la différence avec un Badiou.

La position de celui-ci est apparentée à celle de Rancière, puisque lui aussi s'est abstenu de participer au débat de la présidentielle et que lui aussi s'est abstenu de voter, mais il a fait du prosélytisme, et sur un ton d'extrême impérativité. Voyez le titre de sa tribune confiée à Mediapart le 27 avril dernier : « Désintéressons-nous, une fois pour toutes, des élections ! » Rien n'est plus étranger à Rancière qu'une telle injonction, proférée au nom d'un « nous » exhibé devant on ne sait quelle foule, et qui prétend absorber le lecteur par suggestion. Ce « nous » est d'autant plus brutal que, comme la rose d'Angelus Silesius, il est sans pourquoi.

Rancière met justement en question la validité de ce « nous » si naturel sous la plume de Badiou. Il relève par exemple, page 41, qu'« il n'y a pas de "nous" qui porte en lui la mémoire de tout ce qui nous est arrivé depuis le temps des grandes espérances des années 60, qui puisse en faire le bilan, inscrire ce bilan dans la dynamique des luttes récentes et en tirer des règles d'action ». Page 67, il n'hésite pas à invalider le concept de peuple dont fait usage « "le populisme de gauche" aujourd'hui revendiqué par tout un secteur de la gauche » : il juge que ce populisme « reprend à son compte la figure du peuple que le système produit comme son autre ». On comprend à lire ce livre que Rancière n'est pas plus tendre avec un autre concept fondamental du populisme, celui de « système ».

Troisième commentaire, et j'arrêterai là. La première théorisation de Saussure par Lacan part de la séparation du signifiant et du signifié comme étant « d'ordres distincts ». Entre les deux, à l'étape initiale de l'algorithme qui détermine l'intellection d'un discours, « une barrière résistante à la signification » (*Ecrits*, p. 497). C'est ce moment initial dont Rancière exploite les possibilités dans son discours. Sa phrase « profonde comme la nuit » comporte en effet que la disjonction est absolue entre la matérialité signifiante du message de l'émetteur et la signification que lui donne le récepteur et qui reste entièrement à sa charge. Rancière évoque ainsi le témoignage que lui apportent des personnes qui trouvent dans ses « paroles » des motifs d'espérer, « bien que je n'aie pas le sentiment de leur avoir ouvert aucune perspective d'avenir particulière ». Nous avons ici un Rancière Ponce-Pilate, qui se lave les mains de toute responsabilité quant aux conséquences de son discours. Cette position lui sera reprochée par ses amis, et il est à mon avis difficile de défendre Rancière sur ce point. L'argument est peu probant quand il est brandi par un Brasillach, il ne l'est pas davantage quand c'est un penseur de gauche aux mains pures (ou sans mains ? comme le kantisme selon cet abruti de Péguy) qui l'avance.

Ici encore, le parallèle avec Badiou est parlant. Badiou est partout, il se met à votre place au sens où il parle pour vous, il vous absorbe dans son « nous » tombé du ciel (des Idées, bien entendu, puisqu'il se dit platonicien, pauvre

Platon). Rancière est nulle part, il parle et s'éclipse, il se met en quatrième vitesse aux abonnés absents. L'un s'enfle, se gonfle, se travaille comme la grenouille et vous envahit, l'autre est phobique, il se rétracte, il disparaît. Quand j'ai revu Rancière il y a deux ans après une parenthèse d'un demi-siècle, j'ai eu le sentiment que nous n'étions pas tous les deux dans le même espace-temps. Cet intellectuel engagé cache en effet un stylite au désert, hissé sur sa colonne.

Nous nous étions retrouvés pour nous donner la réplique chez Alain Finkielkraut à France Culture, après une petite controverse par écrit sur l'universalisme et sur l'Islam. Lui était en somme partisan des « accommodements raisonnables » à la québécoise et j'étais le tenant d'une ligne républicaine à la française. Depuis lors, je dois dire que je me suis endurci, et j'ai énoncé ici même la semaine dernière que, faute de « déradicaliser » les sectateurs de l'Etat islamique, il nous restait la solution de nous radicaliser, nous. Ligne jacobine de salut public que j'ai exprimée de façon lapidaire en utilisant un mot récemment promu par un Girondin de mes amis, Philippe Sollers : « Arrière les arriérés ! » Ce slogan est destiné à faire crier les arriérés précisément, ainsi que leurs *enablers* (mot anglais qui désigne ceux sans qui vous ne pourriez faire ce que vous faites ; le mot « facilitateur » n'a pas le même accent de *sine qua non*). Les accommodements avec qui veut votre mort sont toujours déraisonnables*. Si « le suicide est une liberté », comme le rappelait récemment Robert Badinter, « le fait de provoquer autrui au suicide » reste un délit pénalement répréhensible.

Cependant, il n'est pas question de l'Islam dans le livre de Rancière. La question ne lui a été pas posée, bien que son interlocuteur fût un juif notoirement antisioniste. Eric Hazan en personne, le patron de La Fabrique, éditeur de père en fils et trotskiste de chez trotskiste, toujours à l'affût des prodromes de la Révolution. Il est l'auteur de plusieurs livres de combat politique, notamment anti-israéliens. Mais s'il n'aime pas Israël, il adore Paris, et il a témoigné de son amour pour la capitale dans un beau livre édité au Seuil. Le catalogue de sa maison rassemble une véritable Académie des penseurs radicaux du temps présent, mais je n'y vois pas Laclau et Mouffe : est-ce en raison de la rupture de Zizek avec eux ? Aleman aussi manque à l'appel : très écouté dans tout le monde hispanophone, il n'a pas encore percé en France. C'est injuste, et je le recommande à l'attention de Hazan.

Eric Hazan a voulu ce livre avec Rancière, il l'a poursuivi de ses assiduités, et il a obtenu que celui-ci, du haut de son pilier, réponde à ses questions par écrit entre août 2016 et février de cette année. Celui qu'il interroge, c'est l'auteur d'un livre fameux, paru en 2005, *La haine de la démocratie*, qui a installé la réputation de Rancière comme théoricien de la démocratie, à l'opposé du principat révolutionnaire revendiqué par Badiou à son profit. Rancière n'est pas dans le discours du maître, Badiou oui, et ce d'autant plus que le maître (il suffit de le lire), c'est lui (selon lui).

Autant Badiou est mégalomane, autant Rancière est serein et rationnel. Les pages qu'il consacre à déplier le thème démocratique, 7-24, sont d'une clarté, d'une concision et d'une lucidité qui forcent l'admiration et laissent sur place un Rosanvallon par exemple, qui ménage si bien la chèvre et le chou qu'une chatte y perdrait ses petits.

Plus remarquable encore la prise de distance de Rancière d'avec l'engeance intellectuelle qui anime à travers le monde la réflexion de la mouvance populo-mouvementiste, si je puis m'exprimer ainsi. C'est un hérétique qui parle, et qui sans équivoquer se sépare de l'actuelle *doxa* d'extrême-gauche qu'il récuse et veut ruiner. Sur le papier, il a les *credentials* qu'il faut pour être entendu de ce public. Peut-être dira-t-on un jour dans ce milieu de pensée : « Enfin Rancière vint. » Mais peut-être les maîtres-penseurs qu'il brocarde lui feront-ils une conduite de Grenoble pour empêcher ses thèses de se répandre parmi leurs ouailles. Ce n'est pas écrit.

Rancière part d'un constat : « Il n'y a plus de science de l'action qui se légitime d'une science de la société. » Très vrai. Plus vrai encore si on ajoute que la science de la société n'a jamais été qu'illusoire et qu'il n'y a jamais eu de « science de l'action », tout au plus des techniques (telle la fameuse *Technique du coup d'Etat* de Malaparte) mises en œuvre en fonction de leur « opinion vraie » par des stratèges géniaux, de Thémistocle à Mao.

Toujours est-il que le vide laissé par l'oubli du marxisme a été comblé par ce que Rancière nomme avec pertinence « la pensée post-heideggérienne de la grand catastrophe » (p. 37). Cette pensée qui radote ne sait que stigmatiser indéfiniment le « nihilisme d'un monde contemporain voué au "service des biens" », décadent, rongé par l'hyper-individualisme et le narcissisme. Elle en appelle à « un retournement radical » bien mystérieux. Heidegger était plus honnête quant à la question « que faire ? » il donnait sa réponse sous la forme oraculaire de son interview au *Spiegel* le 23 septembre 1966 (déjà, je m'en souviens, cela me faisait rire) : « *Nur noc hein Gott kann uns retten* », ce qui veut dire : « Je donne ma langue au chat », ou littéralement : « Seul un Dieu peut encore nous sauver. » Car il s'agit toujours, bien entendu, du *Rettung*, du salut, comme on dit « *Jesus, der einzige Retter der Welt* ».

Cette doctrine, ou plutôt cette sensibilité crépusculaire, est selon Rancière le bien commun de divers phares de la pensée contemporaine qui seront marris d'être précipités dans la même classe : par ordre alphabétique, Badiou, Comité invisible, Finkielkraut, Houellebecq, Sloterdijk et Zizek (p. 37-38). Puisque je veille sur les intérêts médiatiques d'Aleman, j'ajoute son nom à ce tableau d'honneur.

Rancière nomme Lacan à côté de Hannah Arendt et Levinas parmi « les relais privilégiés » de la pensée de Heidegger (p. 35). S'il connaissait Aleman et sa gauche dite lacanienne (elle est lacanienne comme le pâté d'alouettes, c'est en fait du néo-heideggérianisme badigeonné), il serait certainement conforté dans sa vue de Lacan. S'il connaissait mieux Lacan, il ne dirait pas ça. Mais on ne peut tout savoir.

Il est temps de conclure cette longue recension.

Rancière parle désormais du capitalisme en termes de « monde » et de « milieu » : « Le capitalisme est plus qu'un pouvoir, c'est un monde, et c'est le monde au sein duquel nous vivons. (…) Nous ne sommes pas en face du capitalisme, mais dans son monde (…) il est bien difficile d'y concevoir

aujourd'hui la lutte anticapitaliste comme le combat frontal des producteurs de la plus-value contre ses accapareurs. » (p. 54-55). C'est un milieu « qui détermine le type normal » des choses, des actes, des comportements, des relations, milieu « dans lequel notre activité normalement reproduit les conditions de la domination » (p. 64-65). Très foucaldien. Foucault avait perçu ça dès après mai 68. Il aura fallu 50 ans pour que le fait soit entériné par une grande conscience de la gauche radicale, dont rien ne dit qu'elle annonce le printemps. Ô inertie de la pensée, que de sottises on commet en ton nom !

Le dernier mot du livre est « oasis » : « Un discours sur le présent qui donne de l'espoir aux gens assemblés pour entendre un philosophe, c'est une petite oasis. Une place occupée dans une métropole, une ZAD, ce sont des oasis (…) des espaces de liberté "au milieu" du désert, à ceci près que le "désert" n'est pas le vide mais le trop-plein du consensus » (p. 72).

Rancière est peut-être un clerc, mais c'est un clerc hérétique, je l'ai dit d'emblée. Et qui, *in fine*, veut bien entériner comme « espoir » l'affect suscité par ses paroles. Il préconise une politique des oasis, modeste et poétique, d'une douceur verlainienne, très loin du lyrisme pompier du « grand soir ». C'est bien. C'est sur la bonne voie. Ce satisfecit de ma part lui sera-t-il agréable ? En tous les cas, ses adversaires s'en serviront contre lui.

Le mot « oasis ». Selon le Wiktionnaire, l'oasis est au sens propre un lieu, un espace, qui dans le désert offre de la végétation. Au sens figuré, c'est un lieu qui offre un repos, une détente. C'est sympathique. On peut faire mieux.

Lacan avait lui aussi conçu un espace de liberté, mais il le voulait pérenne. De fait, cet oasis dure encore, et j'ai beaucoup fait pour l'élargir. Il n'est pas voué au repos, à la détente, à « l'espoir », ni à la parlotte style Café philo ou Nuit debout. On y travaille. Les « gens assemblés » dans ce lieu ont récemment pris dans la politique française une place très différente de celle de nos vaillants intellectuels abstentionnistes**.

Son oasis, Lacan l'appelait une Ecole. Il disait de ce mot : « Il est à prendre au sens où dans les temps antiques il voulait dire certains lieux de refuge, voir bases d'opération contre ce qui déjà pouvait s'appeler malaise dans la civilisation » (extrait de la « Note adjointe » à l'Acte de fondation, juin 1964, *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 238).

Souviens-toi, Rancière, tu fus à ses débuts membre de cette Ecole que Lacan lançait comme une bouteille à la mer, l'Ecole freudienne de Paris. Ton nom figure dans le premier annuaire de l'EFP au titre d'un cartel sur la théorie du discours, avec les noms de Balibar, Duroux, Grosrichard, Milner, Regnault — en tout, si mon souvenir est bon, nous étions douze normaliens à penser que l'effort de Lacan valait d'être soutenu de nos signatures.

Je continue depuis lors de creuser le sillon de Lacan, après une embardée gauchiste de 1968 à 1971. Je ne renie pas mes années mao, et la sorcière du magazine *Causeur* vient même de m'épingler d'un « Mao un jour, Mao toujours » que je porterai comme une vraie légion d'honneur. Mais je suis depuis longtemps un « intellectuel organique » de ce mouvement lacanien qui se désigne lui-même comme « Le Champ freudien ». Je suis même une manière de chef d'Ecole.

Ce n'est pas le chemin que tu as suivi, mon cher Rancière. Tu as le premier tiré la leçon de tes années althussériennes (« Althus-sert-à-rien », en somme), et tu es aujourd'hui, comme la plupart des douze, un clerc indépendant. Tu te distingues d'être suivi et estimé d'un large public intellectuel. Il y a des livres de toi auxquels j'avoue n'avoir rien compris, il y en a au moins un que je mets très haut (*La parole muette. Essai sur les contradictions de la littérature*, Paris, Hachette, 1998). Ta conversation avec Badiou et Lancelin sur Mediapart m'avait affligé, celle que tu viens d'avoir avec Hazan m'a passionné.

J'espère (l'espoir, toujours l'espoir) que tu voudras bien un jour prochain répondre à mon invitation et venir discuter avec moi et mes compagnons du Champ freudien lors d'un séminaire de politique lacanienne.

Notes

* Ces lignes étaient écrites quand j'ai lu ce matin l'interview de Salman Rushdie dans *L'Obs* paru ce jour, 8 juin. « Je suis en désaccord fondamental, dit-il, avec ces gens de gauche qui font tout pour dissocier le fondamentalisme de l'islam » (p. 35). Qui mieux que lui pouvait le dire ? En fait, les démocraties ont manqué à tous leurs devoirs dès le jour où l'iman Khomeini a lancé sa *fatwa* contre Rushdie le 14 février 1989 (je me souviens de la date, celle de mon anniversaire). Il aura fallu attendre 28 ans avant que la nuque de nos démocrates ne commence à se raidir.

*L'Ob*s, longtemps le temple des ramollos, semble avoir retrouvé avec ce numéro une colonne vertébrale. Voir le texte de Gilles Keppel, qui dit son fait à Olivier Roy, et le reportage de Vincent Monnier sur les attentats de Londres. Macron joue les Clémenceau ? Tant mieux ! Souhaitons-lui la même réussite.

** Rushdie : « Je me sens proche du réveil de la gauche américaine. Enfin ! Car beaucoup de ses membres n'ont pas voté le 8 novembre. » Combien de temps encore les campus d'Amérique suivront-ils les intellectuels français abstentionnistes qui mènent la gauche dans le mur ? Je parie qu'un jour, Badiou, le Maître imaginaire, devra en répondre devant son public d'outre-Atlantique.

APPENDICES

J'ai reçu ce matin, 8 juin, deux mails, l'un de Tel-Aviv, l'autre de Rome, qui viendront très bien en appendice. Curieusement, les deux se réfèrent à Slavoj Zizek.

TEL-AVIV, *de Marco Mauas*

Cher JAM,

Bertrand Russel disait que ceux qui croient que la psychanalyse manque d'une base scientifique ne sont pas au courant des choses dans sa simplicité.

Par exemple, dit-il, une personne dit qu'elle aspire à une certaine situation A. Mais tous ses actions la conduisent à B. Donc, il faut conclure, poursuit-il, que le désir inconscient est plutôt B que A.

Voilà. C'est ma lecture de la situation où nous sommes conduits par l'utilisation de la *disance* psychanalytique, comme vous l'avez nommée, dans l'espace de la tendance politique — n'importe les bonnes intentions — vers un désir, oui, mais un désir de mort.

Les divisions sont présentes aux Ecoles, mais lesquelles ?

Zizek, par exemple, a voulu poser l'objet *petit a* comme analogue à ce qu'il appela "*parallax vie*w", une petite déviation du point de vue. Cela lui permet d'appliquer l'objet *petit a* en fonction de son caprice de philosophe. L'objet petit *a*, abjet. Heureusement, le truc est trop évident. Ça ne marche pas.

Mais voilà ce qui se passe quand ça marche un petit plus. Quand la multitude s'en prend "pour" ou "contre". Le discours politique connaît tous les termes, toutes les astuces. Intervenir dans le débat s'est transformé en intervenir dans une interrogation qui, je le crains, peut participer d'une cécité foncière.

La psychanalyse toute entière est, oui, interrogée, mais pas du côté épistémique, mais d'un côté tout autre. Tout simplement, du côté de la vie. Est ce que toi, Psychanalyse, tu veux vivre?

À vous avec amitié.

ROME, *d'Antonio Di Ciaccia*

Cher Jacques-Alain, on me communique ce texte de Zizek publié sur la page FB di "Lacan per tutti". Bien à vous, A.

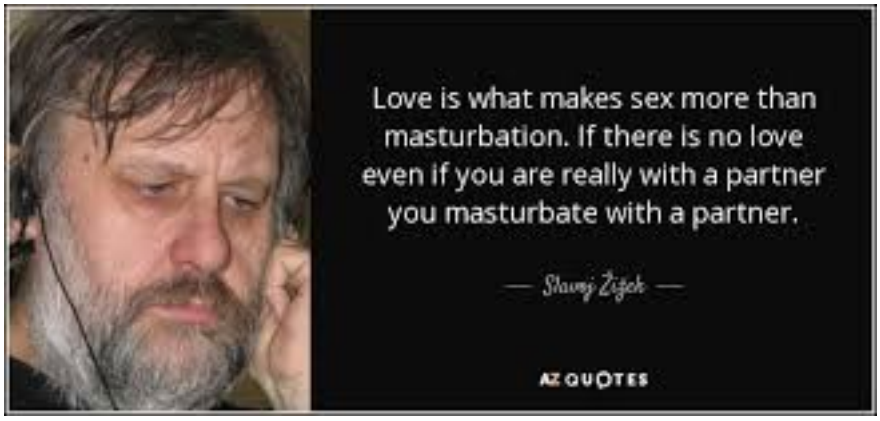
Slavoj Žižek, "A Jacques-Alain Miller"

Qualsiasi cosa si pensi di Jacques-Alain Miller, è il miglior pedagogo che io conosca. Ha una capacità assolutamente miracolosa per spiegare : una pagina di Lacan ti appare totalmente incomprensibile, poi parli con lui e non solo la capisci, ma essa ti risulta assolutamente trasparente, e pensi « Dio mio, com'è possibile che non l'abbia capita subito? È così chiara! ». Così, devo dire francamente che il mio Lacan è il Lacan di Miller. Prima di Miller non capivo veramente Lacan. A quell'epoca Miller teneva anche seminari pubblici seguiti da centinaia di persone. Poi il giorno successivo c'era di solito un seminario chiuso. All'inizio solo circa quindici, forse venti, di noi discutevamo intensamente, e facevamo degli interventi – era come un miracolo. Per un intero semestre studiammo Kant con Sade riga per riga, poi passammo a Sovversione del Soggetto e Dialettica del Desiderio, e così via. Tutto questo mi svelò Lacan. Senza quell'esperienza, probabilmente tutto sarebbe stato diverso per me.
Passaparola. www.facebook.com/Lacanpertutti

Post-scriptum : je ne crois pas qu'il s'agisse d'une déclaration récente de l'excellent Slavoj. C'est un témoignage qui doit dater de quelques années, et qui lui a sans doute échappé dans un moment de faiblesse. Voyons si ce passage pourra être identifié et situé par un lecteur de *Lacan Quotidien* qui est certainement lu par de bons connaisseurs de l'œuvre foisonnante du théoricien slovène. A ce propos, on me dit qu'il ne se conduit pas bien du tout en Slovénie avec notre amie Nina Krajnik. Elle a déjà publié une note là-dessus dans le n°1 de la brochure de la movida *Zadig*. Nous avons en réserve

d'autres textes de la jeune analyste slovène, récemment nommée membre de la *New Lacanian School* et de l'Association Mondiale de Psychanalyse. Le moment est venu de les publier.

Etant le pédagogue *qui genuit Zizek*, j'ai forcément beaucoup d'indulgence pour celui-ci. Mais je n'aime pas qu'il fasse des misères à Nina, que j'ai aussi engendrée. *Zadig*, Zero Abjection Democratic International Group, soutient dans le monde entier les victimes de l'arbitraire. Slavoj, Mladen Dolar, même à Ljubljana un œil noir vous regarde, et ce n'est pas celui qui regardait Caïn, car vive Nina ! — *Jam*



Lacan Cotidiano

El amo de mañana, comanda desde hoy — Jacques Lacan

nº 7

SUMARIO

Nueva Controversia dentro del Campo Freudiano
¿EL FINAL DEL PSICOANÁLISIS?
¿SÍ O NO ?

Desde Europa:
Sobre el final del psicoanálisis — Neus Carbonell
El final de un análisis y el Final del psicoanálisis — Santiago Castellanos

Desde América Latina:
Bricolaje — Susana Strozzi
Por un futuro para la causa psicoanalítica — Heidi Hehler
***Apocalipsis Now* — Jorge Chamorro**

DESDE EUROPA

Sobre el final del psicoanálisis

Neus Carbonell (Barcelona)

Provocativo, así es el estilo del texto de Jorge Alemán en Facebook. Algunos giros retóricos me llaman la atención. El más llamativo: el deslizamiento del término "psicoanálisis" al nombre propio "Lacan". Así, el psicoanálisis habría llegado a "su final cumplido" que sería reemplazado por un "Lacan abierto a un nuevo horizonte". Entiendo que el psicoanálisis pertenecería a un mundo simbólico ordenado por la ley de un "trabajo fundante e instituyente" que habría llegado a su fin. Su liquidación no sería completa, puesto que perdurarían "instituciones, conferencias y análisis" aunque, añado, como puros vestigios de un mundo periclitado.

Me parece entender que para este autor, el psicoanálisis como significante que designa un

discurso ordenado por lugares y sostenido en la civilización por instancias diversas (transferencia, Escuela, pase) habría llegado a su fin. En su lugar, Lacan, únicamente, Lacan, el nombre propio. En lugar de su Escuela, el Facebook de quien sea. Este giro me evoca—aunque sospecho que Alemán lo desmentiría—Fukuyama, profeta de la liquidación de la historia y del triunfo de un individualismo ordenado por el mercado y la ciencia.

No cabe duda de la transformación de las formas del lazo social en el mundo actual. Pero la transformación no es necesariamente idéntica a su liquidación. Y, en efecto, queda abierta la pregunta por el lugar del lazo analítico en un mundo donde el capitalismo reina hegemónico, la técnica y la ciencia rigen los destinos y donde acecha el retorno de regímenes autoritarios amenazando las democracias liberales.

La profecía de Alemán —la llamo profecía aunque no se me escapa que está enunciada *as a matter of fact*— apunta al corazón del Campo freudiano. Y aunque señale inercias de la civilización, a estas también se las puede contrariar. Hay otra elección diferente a la de habitar instituciones fuera del tiempo o la del individualismo de Facebook. Otra elección para quien su "duro deseo de durar" incluya la necesidad del lazo analítico.

El final de un análisis y el Final del psicoanálisis

Santiago Castellanos (Madrid)

Jorge Alemán nos sorprende con una nueva idea publicada en su Facebook: "Todo lo que está aconteciendo de un modo excepcional en el mundo del psicoanálisis, todos sus pequeños y grandes sucesos desconcertantes, geniales, penosos, míseros o grandiosos dan testimonio de su Final cumplido".

Me recuerda la famosa profecía de Francis Fukuyama sobre el "fin de la historia" que no añadía nada nuevo a otras profecías tan viejas como el mundo. Ahora se trata del final cumplido del psicoanálisis, tantas veces anunciado desde el discurso del amo y del discurso capitalista. Ambos discursos parece que han encontrado un aliado donde menos lo esperaban, un aliado en el seno mismo de los que han representado públicamente el discurso analítico.

He escuchado a Jorge Alemán argumentar en varias ocasiones que el neoliberalismo se ha convertido en una gran fábrica de subjetividades pero que afortunadamente "el crimen no era perfecto" porque el sujeto continúa siendo inatrapable por los discursos establecidos y de eso nos ocupamos de recordar los psicoanalistas.

Así lo constatamos en la experiencia de un análisis del que sí hay un final pero del que se espera que renueve el discurso que lo sostiene. El final de la experiencia de un análisis es lo opuesto al Final del psicoanálisis porque alienta la relación con la vida de quien lo hace y añade nuevas perspectivas alejadas del derrotismo.

Como analista experimentado sabe que no hay improvisaciones cuando se habla o se escribe y también sabe que en última instancia la enunciación de lo que se dice nos da un índice del propio sujeto de la enunciación. O tal vez no sabía que lo sabía. Son las determinaciones inconscientes de un deseo propio sobre el que sí debe reflexionar. Dice: "Es un nuevo y gran privilegio asistir a su final y acompañar el "duro deseo de durar".

Esa agonía con la que fantasea es algo con la que él mismo se las tendrá que arreglar.

DESDE AMÉRICA LATINA

Bricolaje

Susana Strozzi (Caracas)

En medio de una guerra (1) —ésta que vivimos en Venezuela— llega la invitación a escribir para la Movida Zadig de la NEL "sobre la nueva controversia" (Alemán-Tarrab).

¿Cómo ponerse a escribir en medio de todo esto? Ayer hablábamos de eso en una Conversación en la Sede y varios colegas reiteraban su dificultad —que también experimentaba como mía— con todas las señales de la angustia : "¡Si no tengo cabeza!".

La salida me llega leyendo esta madrugada —vía mail— el anuncio de una nueva publicación *(Lo imaginario en Lacan,* de Grama Ediciones). Y de un fragmento del Prólogo a cargo de Vicente Palomera:

"Sabemos que nada es tan fuerte como la pasión por sí mismo. Lo señala Lacan en diferentes momentos y especialmente a partir de la introducción del nudo borromeo. Sí, el ser humano está infatuado con su propia imagen y si decimos que el yo es paranoico en la medida en que solo acentúa la unidad imaginaria y cae en el espejismo de 'ser uno solo contra los otros'. Lacan descubrió que entre el yo y el síntoma hay una ruptura y que un psicoanálisis consiste, como muestran los testimonios de los AE, en deshacerse de toda creencia del yo, en deshacerse de la paranoia primitiva del yo para acceder al nudo del síntoma y saber hacer algo con él".

Bricolaje. Es lo que tengo a mano. Es el recurso que me muestra que estoy viva —viva como lectora— en medio de la pulsión de muerte que acecha y se cuela por todos los intersticios de la cotidianidad alterada. Esto que escribo no es la cita. Es el fragmento del fragmento del cual me apropio por la vía de una transferencia que me orienta, entre luces y sombras, en el lazo con la Escuela Una, en "una" inserción en el discurso analítico como tal.

Suficiente, pienso, el fragmento del fragmento, para un ejercicio de puntuación del "texto" de Alemán. Sí agregaría algo sobre el medio utilizado, que Tarrab nombra con contundencia: la red -cloaca. A leer con el matema del discurso contemporáneo, sin duda, si miramos hacia la época (2). Pero que ayuda a formular(se) la pregunta singular acerca de qué y cómo hacer con los desechos.

Hay que elegir.

1: Alusión a una contribución publicada en *El Debate Venezuela* # 4.

2: Y recordamos las múltiples referencias anotadas en Bauman, por ejemplo.

Por un futuro para la causa psicoanalítica

Heidi Gehler (La Paz)

¡El futuro del psicoanálisis! ¡No el final!

¿Qué otro principio nos podría orientar en este momento como Escuela, sino el que se consagra a hacer existir el psicoanálisis? El principio político debe estar siempre claro: preservar la especificidad de la experiencia analítica. La no disolución del psicoanálisis dependerá de las respuestas que los psicoanalistas, uno por uno y desde sus lugares, puedan dar a ese real que

aparece siempre en los *impasses,* a ese real que aparece privado de sentido, que sobresalta y hace despertar y frente al que no hay que ceder.

Momento de ver que no existen garantías para que los psicoanalistas podamos estar a la altura del momento que nos toca, por más analizantes o analizados que fuéramos. Trasladar a la Escuela posiciones partidistas, particulares o ideologías políticas, obtura la relación que cada uno sostiene con la causa, pero también como lo vemos ya, genera formaciones de grupos. ¿Cómo no ceder a los imperativos que la época nos impone?

Momento de comprender, en el que la intervención que hizo Jacques Alain Miller, JAM 1 y JAM 2, el 13 de mayo de 2017, interpela a cada uno de distinta manera. Posicionarse y cuidar tanto como sea posible la especificidad del psicoanálisis, me parece un comienzo. O hacemos de los *impasses* "boyas de nuestra ruta" y logramos invenciones que nos permitan superarlos o seguimos la inercia de los fenómenos inherentes a toda comunidad.

Zadig, Heretic, proyectos, instrumentos que nos propone Miller, permitirán repensar el momento. Con Miller, a cada uno su responsabilidad por lo que hacemos para el futuro del psicoanálisis.

Apocalipsis now

Jorge Chamorro

El final de psicoanálisis, ¿sí o no?

¿Qué es un autor? cuando Michel Foucault escribe este texto, nos permite distinguir entre sujeto y persona.

Cuando Roland Barthes afirma que el que lee es el que escribe, autoriza la lectura de un texto y su reformulación.

Es sobre este fondo que J. Lacan dirá que él es lector de Freud.

Lo que un psicoanalista tiene vedado es leer intenciones buenas o malas en un texto. Este es un síntoma que aqueja a algunos sectores de nuestra comunidad analítica. La irrupción del sentido político obtura el deseo del analista, como lo hace todo sentido.

Buenos y malos, leales y traidores, son categorías que no pertenecen a mi sensibilidad.

Un pequeño texto, al parecer publicado en Facebook, ha producido algunas agitaciones que, espero, se transforme en un debate interesante que enriquezca nuestro pensamiento.

Jorge Alemán, autor de algunas afirmaciones en un contexto caliente, ha producido olas. No es la primera vez. También ocurrió con su formulación de una izquierda lacaniana.

Mi lectura es una articulación entre ambas afirmaciones y su solidaridad mutua.

Pertenecer al campo del psicoanálisis implica una distancia con toda identificación ideológica que siempre hace grupo.

También las identificaciones son las que desplazan al analista de su lugar, constituyéndolo como interprete de malas intenciones debajo de lo que se dice. La lectura de intenciones y no de textos, arrastra todos los fantasmas del lector.

Incluir el significante "izquierda" en el psicoanálisis sería no el final de un análisis sino el final del psicoanálisis. Por supuesto, se puede aclarar diciendo que "en lo que dije quise decir", pero ocurre que en psicoanálisis hay una responsabilidad del sujeto y éste, no le pide permiso a la persona. Los significantes se ponen sobre sus patas y comienzan a hablar.

La experiencia del fin, este interesante texto de Jorge Alemán, que he leído como muchas de sus publicaciones, nos orienta a un cruce entre el final de la metafísica para Heidegger y el final del análisis para Lacan.

Mi opinión es que en comparación con el pequeño texto publicado en Facebook, degrada al texto mencionado, lo enmarca en un contexto que hace olvidar que el problema era otro: la escritura.

En otra de las frases dice: "Y luego quedará Lacan abierto a un nuevo horizonte peligroso, el Facebook para el Atolondradicho". Esta formulación es un anzuelo, ya que se ofrece a interpretaciones de intención maligna.

Doy mi posición: para mi no hay Lacan sin Miller.

Nuestras Escuelas, nuestros AE, toda la producción que nos alienta, tiene nombre propio: Jacques-Alain Miller.

La AMP es la única organización del psicoanálisis que encierra en ella un núcleo antiburocrático de alta potencia.

Lacan Cotidiano

Redactor jefe: Miquel Bassols

Redactora adjunta: Margarita Álvarez

Comité ejecutivo:

Jacques-Alain Miller, presidente

Miquel Bassols, Eve Miller-Rose, Daniel Roy

VERS UNE REFONTE DE L'ENSEIGNEMENT
dans le Champ freudien

Le premier Séminaire de politique lacanienne,

sous la direction de Rosa-Elena Manzetti et Jacques-Alain Miller,

se tiendra à Turin dans un mois, le samedi 8 juillet.

*****

Lieu : Circolo dei lettori, Via Bogino 9.

Montant de l'inscription : 50 € ; étudiants 20 €.

Pré-inscription obligatoire à l'adresse rosaelenamanzetti@gmail.com

et paiement le jour même à l'entrée.

*****

PROGRAMME

- Accueil à 9h

- 9 h 30 - 11 h 30 : Les hérétiques : Seconde Conférence de Jam et discussion

- 11 h 30 – 13 h 30 : Thèmes italiens de politique et religion, proposés par Jam :

5 exposés de 10 mn, suivis de discussions

- 15 h - 17 h : Lacan devant « notre civilisation » : Présentation par JAM (20 mn) ;

4 exposés, suivis de discussions

- 17 h – 19 h : La politique de Freud : Présentation par REM ;

4 exposés, suivis de discussions

*****

Une publication est prévue en français, chez Navarin éditeur, et en italien.

Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur
1, avenue de l'Observatoire, Paris 6e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).
Rédacteur en chef : Daniel Roy (roy.etenot@gmail.com).
Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.
Chroniqueurs
(à venir)
Maquettistes : Cécile Favreau (Mi-dite) ; Luc Garcia.
Électronicien : Nicolas Rose.
Secrétariat : Nathalie Marchaison.
Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.
Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose ; Daniel Roy.

POUR ACCEDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR CLIQUEZ ICI.